

Germain dit « Camembert », un original dans les rues d'Oran

par Hubert-Yves Rico

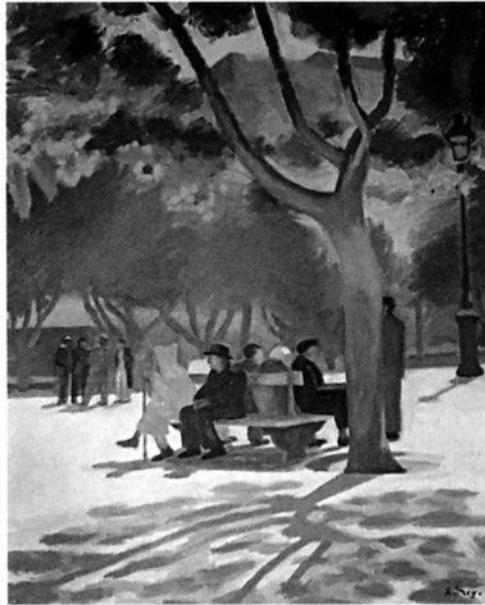
« *Camembert! Camembert!* ». Les quatre ou cinq chenapans qui hurlaient en gigotant suivaient un pauvre hère vêtu d'un manteau râpé dont le gris sale n'avait rien de commun avec la couleur originelle, et couvert d'un chapeau informe rejeté en arrière. L'homme, voûté, avançait d'un pas traînant, les bras ballants, l'allure simiesque. Dans sa main gauche, il tenait par l'anse un pot de peinture dans lequel trempait un grand pinceau au manche maculé, et il marmonnait des mots incompréhensibles, semblant ignorer totalement la petite troupe de garnements qui l'interpellait de ce nom curieux: « *Camembert! Camembert!* ».

Brusquement, comme sous l'effet d'un aiguillon, il fit volte-face, saisit le pinceau chargé de peinture et le lança en direction des gamins, qui, sur leurs gardes, avaient déguerpi au premier mouvement de leur tête de turc. « *Si je vous attrape, je vous peins le cul en rouge! Petits couillons!* ». Et, ramassant son pinceau, il reprit sa marche en replongeant dans le monde fermé où il vivait depuis une époque que plus personne ne savait situer.

Camembert n'était qu'un surnom, bien sûr.

L'homme était clochard. L'un des rares clochards européens de la ville, et donc connu comme le loup blanc.

Oh! il y en avait bien eu, au milieu des années cinquante, un autre adepte de la cloche, curieusement vêtu du même pardessus gris et d'un semblable chapeau de feutre orné d'un œillet fané. Mais celui-là n'était pas du cru. Il avait dû débarquer clandestinement d'un bateau venant de la métropole. Peu familier de la ville, il ne s'écartait guère du cœur de la cité, et on le rencontrait surtout dans les passages couverts où les piétons flânaient devant les vitrines en allant d'une rue à l'autre, et où il chantait pour gagner quelques pièces, profitant de la sonorité des voûtes. Malgré sa voix éraillée par l'alcool, il chantait fort bien, s'adressant presque toujours aux



Maurice Adrey, « Oran, Place de la Bastille » (coll. part.).

dames qui passaient, leur tendant une fleur, souvent une rose, qu'elles affectaient de ne pas voir.

Son absence d'accent local et son langage presque recherché lui valaient d'être regardé avec méfiance par les gens du terroir. Dans ce pays comme dans bien d'autres, on n'aimait pas beaucoup ceux qui ne vous ressemblaient pas ! Et cet étrange personnage que même les agents de police ne savaient par quel bout prendre car il ne manquait ni d'humour ni de jugement, ce drôle-là, pour comble d'ironie, chantait des chansons presque inconnues mais bouleversantes, et disait des poèmes !

« *Voici des roses blanches...* », en période de Noël, mettait mal à l'aise les passants de ce pays de soleil et de rires.

« *Mignonne allons voir si la rose...* », dans une ville dont la culture littéraire n'était le souci ni principal, ni secondaire, résonnait comme une provocation. Et l'on se détournait de lui, comme l'on se serait détourné d'un pestiféré.

Il disparut comme il était apparu. Il laissa le champ libre à son seul concurrent européen : Germain.

Germain avait été surnommé Camembert à la suite, disaient les langues bien informées, d'une de ses nombreuses mésaventures.

Un jour qu'il avait amassé quelque monnaie, il se présenta dans une boutique pour y acheter un fromage et l'inévitable pinard qui devait l'accompagner. Germain n'était pas un esprit simple, et au bout de longues digressions sur la qualité des pièces qui lui étaient proposées, le commerçant sentit la moutarde lui monter au nez, puis, n'y tenant plus, saisit un camembert bien avancé, l'ouvrit, et le plaqua sur le visage de Camembert en criant :

- « *Et celui-là, il est comment ?* ».

Germain quitta la boutique, dégoulinant, proférant d'innombrables imprécations, racontant son histoire aux passants qui le rebaptisèrent aussitôt Camembert. Mais le surnom devint l'apanage de ce faubourg installé sur les falaises de l'est de la ville, et où Germain avait ses quartiers. Partout ailleurs, il resta Germain.

Germain n'était pas le seul clochard de la ville. Il y avait même plusieurs clans qui nichaient, soit dans les bidonvilles, soit dans des mesures abandonnées, soit dans les grottes, au pied des falaises. Mais tous étaient Arabes. Au milieu d'eux, Germain détonnait et on le lui faisait régulièrement sentir. Habitué des petites cavernes sous les falaises, il y retrouvait ses semblables pour partager leur quignon de pain et leurs litres de vin, mais il n'était pas rare que la beuverie tournât au vinaigre. Et Germain n'avait que rarement le dessus.

Le lendemain, on le voyait en ville, traînant sur les trottoirs ou dans les squares, tout en plaies et en bosses, hurlant à tous vents :

- « *Les pouilleux !.. Ils croient qu'ils vont m'avoir comme ça ! Mais c'est rien que des pouilleux !* »

Jamais il ne nomma autrement ses compatriotes du pays de la cloche.

Alors, quand un quidam croyait distinguer une bosse un peu trop volumineuse, une plaie trop sanguinolente, il allait au plus proche commissariat et disait :

- « *Germain est au square G... Il est blessé* ».

Aussitôt, une voiture de police partait, on y faisait monter un Germain toujours aussi peu coopératif et on l'emmenait au dispensaire voisin ou à l'hôpital. Là,

tous le connaissaient et savaient qu'à la moindre inattention il s'échapperait. On pensait ses blessures, on tentait de le pousser sous la douche, généralement sans succès, on lui recommandait de ne pas retourner dans la bande qui l'avait sévèrement corrigé, on écoutait en souriant ses malédictions à l'égard des « pouilleux », et on fermait les yeux. Le temps qu'il puisse s'évader, convaincu qu'il avait berné ses infirmiers.

Les agents de police, qu'une mode rebaptisa un jour « gardiens de la paix », veillaient presque paternellement sur Germain. Pendant leurs rondes de nuit, ils ne manquaient jamais de fureter dans les caches habituelles du clochard, et lorsqu'ils le découvraient, vautré sur un banc ou dans un fourré, cuvant son vin, ils s'approchaient de lui et demandaient :

- « *Et alors, Germain ?* »

Quand Germain le pouvait, il répondait :

- « *Et voilà...* ».

C'était le signe que tout allait bien et les agents poursuivaient leur ronde. Bien que le vagabondage, en ce temps-là, fût un délit, et que l'on ne se privât point de remplir chaque soir le panier à salade de clochards malodorants pour les enfermer, jamais Germain ne fut arrêté. Il connut le poste plus d'une fois, dans d'autres circonstances. Les hivers très froids étaient rares dans ce pays, mais il pouvait vous arriver quelques nuits au ciel d'un noir laqué dont les étoiles étaient autant de piqûres sur la peau. Ces soirs-là, les agents de police en patrouille dans le faubourg sur les falaises que l'on savait être le domaine préféré de notre homme, cherchaient avec plus d'attention encore. Il leur arrivait d'entrer dans un bar tardivement ouvert pour demander :

- « *Vous ne savez pas où est Germain ?* ».

Bien souvent, on leur répondait :

- « *Il est passé tout à l'heure. C'est Roro qui le fait dormir chez lui* ».

Les agents repartaient, rassurés, car par ces nuits-là, le premier habitant du quartier qui aurait vu Germain n'aurait pas manqué de lui offrir un endroit abrité, dans une cave, un garage, un débarras, pour qu'il ne grelotte pas de froid, lui qui, été comme hiver, ne connaissait que la même chemise crasseuse, le même pantalon déchiré et le même manteau troué. Comme l'homme était susceptible, méfiant, peut-être un peu claustrophobe, on prenait des gants pour lui proposer un gîte et on lui disait :

- « *Tiens Germain, tu peux dormir là ce soir. Comme tu veux...* ».

Il arrivait aussi qu'un agent de police trouvât Germain recroquevillé et gelé dans une encoignure. Là, pas de sentiment. On prenait l'homme qui se débattait mollement, on l'embarquait dans la voiture de patrouille, et on l'emmenait au poste.

L'arrivée de Germain au poste était presque une fête.

Elle promettait au moins une soirée animée. D'abord, on le gavait de café chaud qu'il n'appréciait que modérément, cherchant du coin de l'œil une possible bouteille plus attrayante. Ensuite, on lui donnait quelques sandwiches que chacun prélevait sur son repas de nuit de garde, avant de lui faire raconter ses dernières aventures. Puis on le laissait dormir sur un banc, au chaud.

Une précaution cependant obsédait les agents de garde : éviter que Germain ne découvrit les inévitables clochards arabes enfermés pour la nuit dans les cellules grillagées du poste. Et il fallait le surveiller, le bougre !

Car il savait fort bien où étaient ses collègues. Au moindre relâchement de ses

hôtes policiers, notre Germain filait vers les cellules et, à l'abri de toute riposte, reprenait ses litanies :

- « *Alors, les pouilleux, on vous a eus... C'est bien fait pour vous... Attendez de sortir pour que je vous donne votre raclée... Les flics, ils n'osent pas, ils ont peur qu'on les accuse de cogner sur des Arabes... Vous verrez, demain...* ».

Il fallait l'extirper de l'endroit où il était et lui faire la leçon car tous savaient que dans les jours suivants, les règlements de compte ne se termineraient pas en faveur de leur protégé. Mais Germain était incorrigible et son esprit dérangé qui le poussait quelque peu au masochisme l'entraînait irrésistiblement vers la bande de clochards qui lui préparait déjà une prochaine leçon.

On ne savait pas très bien qui était Germain. Son léger accent local laissait comprendre qu'il vivait là depuis longtemps. Mais ce trop léger accent faisait aussi penser qu'il n'était pas né dans le pays. Ou alors dans une de ces grandes familles bourgeoises qui mettaient un point d'honneur à avancer leurs origines métropolitaines et à parler précieusement. Mais ceux-là ne l'auraient pas laissé dans cet état.

Germain n'était pas idiot. Lorsque sa langue n'était pas empâtée par l'alcool, il parlait fort bien, savait trouver le mot juste. Il s'intéressait à tout et suivait même la politique, surtout locale, en lisant les journaux qu'il sortait des poubelles ou qu'on lui donnait. Certains se souvenaient encore de ses diatribes, dignes de Hyde Park, contre l'abbé défroqué qui présida un temps aux destinées de la ville. Germain n'avait probablement jamais été une grenouille de bénitier, et de plus il disait tout haut et tout cru ce que beaucoup pensaient tout bas et ne disaient qu'avec force circonlocutions !

Bien des anciens avaient leur avis, racontaient leurs histoires, mais à vrai dire, dans ce pays où seul comptait l'instant présent, ils étaient peu à se demander comment cet homme en était arrivé là. On racontait beaucoup de choses mi-vraies, mi-imaginaires, mais qui finalement, devinrent la vérité.

On disait qu'au début des années trente, alors que le faubourg du dessus des falaises n'était encore qu'un amas de petites maisons désordonnées, étaient arrivés de la métropole un jeune instituteur et son épouse.

L'homme était donné comme « bizarre », mais dans ce pays, tout ce qui n'était pas soi était bizarre. Il s'était installé dans une maisonnette, juste en dessous du bord de la falaise. On y accédait par un chemin malaisé, envahi par les chardons qui, le 24 juin, alimentaient les feux de la Saint-Jean. Pour les habitants du quartier, se loger là, là où on ne voyait devant soi que la mer et derrière soi que le sommet de la falaise, c'était refuser de vivre avec les autres. Et ce n'était peut-être pas faux.

En outre, l'instituteur, quoique fort apprécié des parents des enfants auxquels il dispensait son savoir, était peu causant, taciturne, et même poète, chose incompréhensible pour tout être normal, c'est-à-dire habitant le quartier.

Au beau milieu d'une nuit d'été, l'homme se leva, laissant son épouse dans le lit commun. Il alla dans la cuisine, juste à côté, préparer une tisane ou quelque autre boisson. Il s'assit devant la table, une tasse pleine à la main.

Et le ciel s'effondra.

Non, pas le ciel, car ce bout de France n'était pas gaulois, mais tout un pan de falaise.

Brusquement mille tonnerres et, devant ses yeux, une immense fenêtre, grande comme toute la maison, et plus rien derrière...
La falaise, en glissant, avait coupé la maison en deux, tout net, comme au tranchoir.

Lorsque les premiers secours arrivèrent, tardivement, le lendemain, on découvrit l'instituteur, toujours assis, pétrifié, la tasse encore à la main, les yeux ouverts fixement comme s'il avait vu Méduse, ne battant même plus des paupières, n'entendant plus, ne parlant plus.

À l'hôpital on conclut qu'il n'était pas blessé et on l'emmena au pavillon des fous que l'on n'appelait pas encore hôpital psychiatrique. Il était calme. À toutes les questions qu'on lui posait il répondait: « *Germaine* ». Était-ce le nom de son épouse?

Peu à peu, il retrouva ses réflexes naturels. On le vit lire des journaux. Mais il ne disait toujours que: « *Germaine* ».

Les infirmiers, qui, bien sûr, l'avaient surnommé Germain, relâchèrent leur surveillance. Il s'enfuit.

On le retrouva, le ramena, et il s'enfuit de nouveau.

On finit par abandonner, considérant qu'il n'était pas dangereux, ce qui donnait bonne conscience à tout le monde.

Il trouva refuge dans les petites grottes que l'effondrement de la falaise avait mises au jour. Y attendait-il le retour de l'épouse qui dormait là sous des mètres de roches?

On s'habitua à lui, on oublia son nom. Il devint à jamais Germain.

Jusqu'à ce que l'alcool le rendît farouche, presque sauvage, il ne manqua de rien. Les habitants du faubourg veillaient. Un clochard européen était une anomalie qu'il fallait atténuer. Et l'homme, devenu ou considéré comme simple d'esprit, était désormais sous protection divine, même si Dieu déléguait cette tâche aux hommes. Malheur au gamin que son père aurait surpris se moquant de Germain ou le taquinant! Que les aînés, quelques fois irrités par les discours agressifs du pauvre hère, le brusquent ou le molestent, passe encore.

Mais les enfants, eux, doivent apprendre le respect. Et de fait, ces mêmes che-napans qui suivaient Germain en hurlant « *Camembert!* » se seraient précipités pour le secourir si, d'aventure il avait trébuché en descendant le trottoir, ou l'auraient retenu de toutes leurs forces s'il avait voulu traverser au milieu du flot de voitures.

Les événements qui commencèrent au milieu des années cinquante et aboutirent à chasser mille milliers de pauvres gens du sol de leurs ancêtres ne favorisèrent pas Germain.

Pendant plus d'un lustre, la ville resta étonnamment calme, comme à l'abri de la tornade. C'était la seule ville du pays où la population était en majorité européenne, et cela donnait un sentiment de sécurité. Certes, les effluves de la capitale et surtout de l'intérieur arrivaient jusque-là, mais sans autre conséquence que des bagarres de mots et les rodomontades chères aux Méditerranéens.

Au tout début des années soixante, les choses virèrent brusquement. La ville s'agita. Les extrêmes durcirent leurs positions, contraints ou aidés par les décisions du gouvernement métropolitain. Germain n'échappa pas à la psychose ambiante. Seulement, la verdeur de son verbe aggravait ses propos. On dut le

calmer. Les habitants du faubourg sur les falaises s'y employèrent. Alors il trouva d'autres têtes de turcs. Les gardes mobiles remplacèrent brusquement les policiers locaux jugés trop favorables à la population. Comment aurait-il pu en être autrement? Ils étaient la population. Germain se retrouva souvent enfermé, et plus sévèrement que dans les commissariats qu'il fréquentait jusque-là. Les autorités locales intervinrent auprès des officiers des gardes mobiles. Ce fut difficile, mais on admit que l'homme n'avait pas sa raison et qu'il fallait fermer les yeux. Hélas! Germain ne l'entendait pas ainsi! Bien vite, il baptisa les gardes mobiles « *les cocus* » et ne les désigna plus jamais autrement. Sitôt libéré d'une de ces courtes détentions qu'il ne savait pas éviter, il partait en ville de son pas traînant, et devant le premier bâtiment gardé par ses ennemis jurés, interpellait l'homme de faction, lui posait des questions sans ambiguïté sur les activités de son épouse pendant la garde, ou lorsqu'il tenait en main son sempiternel pot de peinture, criait :

- « *Tu veux que je te fasse un galon de plus? Tu l'as bien mérité, à force de courir après des Français...* ».

Les habitants de la ville écoutaient, le sourire aux lèvres. Eux ne pouvaient pas parler. À son insu, Germain devint un symbole. Dans les premiers mois de l'année 1962, *l'Écho d'Oran* publiait un faire-part.

La rue Pélissier, la rue Marcel-Cerdan, la rue Cavaignac, vous font part de leur douleur et de leur consternation après le décès de leur ami :

Germain

**Troubadour du quartier
Victime du terrorisme**

*« Il a vécu dans une douce illusion,
Personne ne le tournait en dérision.
Un lâche a frappé cet innocent,
Victime immolée, pour son dernier serment.
À toi Germain qu'Oran a vu souffrir
Dieu, dans sa grande et juste bonté,
Déjà te tient dans son éternité ».*

In Memoriam

**Germain
dit « Camembert »**

Le Christ a dit :
*« Malheur à celui
qui aura fait périr l'innocent,
il aurait mieux valu pour lui
qu'il ne fût jamais né ».*



« Il a vécu dans une douce illusion,
« Personne ne le tournait en dérision,
« Un lâche a frappé cet innocent.
« Victime immolée, pour son serment.
« A toi Germain qu'Oran a vu souffrir
« Des amis adressent leur souvenir.
« Dieu dans sa grande et juste bonté
« Déjà te tient dans son éternité. »

In memoriam :

GERMAIN

dit « Camembert »

Victime du terrorisme

« Le Christ a dit :

« Malheur à celui qui aura fait
« périr l'innocent, il aurait
« mieux valu pour lui qu'il ne
« fut jamais né ».